Document généré le 23 avr. 2024 09:10

Jeu
Revue de théâtre

Méchant théâtre

Luc Dansereau

Numéro 65, 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29667ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dansereau, L. (1992). Méchant théâtre. *Jeu*, (65), 112–114.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Méchant théâtre

Avec pas grand-chose,
on peut facilement rien faire du tout.
Ding

La misère est de mise dans la création théâtrale depuis quelques années, et peut-être depuis plus longtemps encore, sauf chez les privilégiés qui reçoivent régulièrement subventions et encouragements. Malheureusement, je ne suis pas de ces derniers et dois donc composer pour les productions, et ce comme beaucoup d'autres, avec des restes de programmes Extra, PDE (Programme de développement de l'emploi) et autres services sociaux de dernière instance. L'exploration va si loin

LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE ET
MÉCANIQUE GÉNÉRALE
PRÉSENTENT

MÉCHANT MOTEL

AVEC LES ÉTERNELS SACRIFIÉS

DANIEL DESPUTEAU • DOMINIQUE HUOT
ET ROLLINE LAPORTE
MISE EN SCENE • LUC DANSEREAU
SCÉNOGRAPHIE • MARTIN LESSARD
DIRECTION DE PRODUCTION • COLETTE DROUIN

26 27 28 NOVEMBRE 20:30

SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN
THÉATRE D'AUJOURD'HUI
3900 RUE ST-DENIS MONTRÉAL • 514-282-7516

PHOTO ET GRAPHISME: ROLLINE LAPORTE POUR TÊTES DE COCHONS

en ce sens que j'ai même pu découvrir une face habituellement cachée du paupérisme théâtral avec *Méchant Motel*, la dernière production de la compagnie Mécanique Générale. Face cachée au sens où il existe un aspect positif (et ce n'est peut-être pas le seul) dans cette zone noire habitée par les doutes, l'amertume et l'indigence. Je pense ici à Salvador Dalí qui déclarait que c'est en prison qu'il a pu enfin connaître ce qu'était la liberté. Dans le même sens, c'est peut-être dans le dépouillement le plus total que l'acte théâtral prend toute son ampleur.

Car cette situation critique oblige d'une part à tout donner, à se vider comme si cette intervention était vraiment la dernière (et ce l'est peut-être) et à profiter de cet instant unique où des gens acceptent d'écouter, de regarder, de ressentir les choses selon une organisation arbitraire relevant de l'imaginaire. D'autre part, cette économie de catastrophe incite à être particulièrement attentif au «social» qui nous entoure, pour d'abord s'en inspirer, puis en témoigner, et enfin, par une espèce de solidarité conceptuelle, à vouloir lui ressembler. C'est comme si certains contextes imposaient l'attitude organique, la communication viscérale plutôt qu'esthétique, le cri, même transposé, même fictif, plutôt que le chant ordonné.

C'est alors que le théâtre devient un lieu de rencontre «raide», où ceux et celles qui ressentent les choses de cette façon applaudissent et que les autres, plus détachés, vous considèrent tout

MÉCANIQUE GÉNÉRALE, UN ORGANE VITAL DANS LE MILIEU DU CULTUREL

J'SAIS BEN QUE C'EST PAS UN PROBLÈME PARCE QUE Y'A TROP DE CULS,Y'A TROP DE CULTURELS DANS LA BELLE PROVINCE QUI SUCE LES IMPÔTS, POMPE L'AIR, TAXE LE RESPIRE. MÉCHANT PROGRAMME. L'ÉTAT PROVIDENCE EST PARTI AVEC LE CASH PAYER SON INCOMPÉTENCE PENDANT QUE NOUS AUTRES

COCHONS PAYANTS ON SAIGNE, ON SE DÉMÈNE POUR SE FAIRE UNE PLACE DANS L'UNDERGROUND DE LA SOUS-RELÈVE EXPÉRIMENTALE, MOTEL CRASSE DU B.S. CULTUREL. ON S'ÉCRASE SOUS LE POIDS DES MIRACLES NON ACCOMPLIS, DOUZE PIASSES POUR LA SCÈNO ET QUE ÇA FASSE PRO, ENVOYEZ, UN PEU DE NERF ! DU NERF ON N'A TELLEMENT QU'ON MET TOUT LE BUDGET POUR CACHER NOS CHEVEUX BLANCS, ESSOUFFLÉS QU'ON EST, LA RELÈVE ACIDE, LES KAMIKAZES DE LA BEAUTÉ ABSOLUE PIS DU MIRACLE ATTENDU,NOUS AUTRES LES ARTISTES DU GRATIS, ON A LES TRIPES SORTIES PIS LE CACHET ENGOUFFRÉ DANS LA DETTE.

(DAMIEN, E.S.)

simplement comme hystériques. Car le «bon ton» est, toujours et déjà, très bien défendu. Le théâtre «nature» n'a aucun avenir face à la forteresse «culture». Ou il est sauvage, ou il est récupéré. C'est un sacrifice possible pour ceux et celles qui n'ont plus rien à perdre et qui en ont ras le bol de la sacro-sainte qualité professionnelle s'adressant directement aux critiques, subventionnaires, diffuseurs, en un mot : à la cour du roi. On a beaucoup vu, au cours de la dernière décennie, de ce théâtre léché où tout baigne mais rien ne transpire. Un théâtre propre et inoffensif qui retrouvait ponctuellement son écho dans les autres arts de la scène.

Sans prôner des spectacles «raides» à tout prix — d'ailleurs, un théâtre sauvage est intenable à long terme (et je suis bien placé pour en parler) —, je crois tout de même inquiétant de voir si peu de spectacles ayant un minimum de coïncidences avec la réalité sociale pendant que, justement, celle-ci craque de tout côté. Pour une intervention digne de ce nom, on compte facilement dix interludes. Je ne parle pas d'un certain théâtre didactique qui nous endort avec son trop-plein de bonne conscience mais plutôt d'une forme d'énergie imparfaite, d'un théâtre qui fait dans la boue, comme le dirait Peter Brook. Plus qu'une sortie, le théâtre doit être une entrée, et de plain-pied, dans le monde des possibles et aussi, surtout, dans les mondes possibles, aussi glaiseux soient-ils. Creuser pour oublier que l'on s'enfonce peut-être, mais creuser quand même.

Bien sûr, le théâtre est un art. Et l'art est un divertissement et n'a, par définition, aucune définition. Bien sûr, plusieurs formes d'expression doivent absolument se côtoyer sans aucune restriction ni censure. Mais justement, il me semble qu'elle agit dans l'autre sens, la censure, et de façon sournoise.

Lors de la production de *Méchant Motel*, nous n'avions de comptes à rendre à personne (c'est-à-dire à aucun conseil des arts ou ministère). Et c'est peut-être ce fait, hormis la fougue du désespoir, qui a donné à la pièce cette direction insolite que certains ont qualifiée de «radicale et subversive». Chose certaine, l'absence quasi totale de moyens matériels a eu pour effet de nous laisser complètement libres devant nos choix, nos attentes et nos prétentions, en plus de nous maintenir rivés à la seule bouée de sauvetage disponible : le plaisir.

Bien crédules sont ceux et celles qui croient que le hasard détermine l'occurrence et la teneur, subversive ou autre, de nos productions artistiques. Le «bon ton» est structurel. Indécrottablement structurel. Mais peut-être faut-il faire, au moins une fois, une pièce avec rien du tout pour s'en apercevoir?

Luc Dansereau
Directeur artistique et metteur en scène
de Mécanique Générale